

François Potonnier un « Juste » en Bourbonnais

Cinquante-deux ans après avoir recueilli la famille Rosenstiel, juifs alsaciens réfugiés en Bourbonnais, François Potonnier a reçu, dimanche, à la mairie de Vichy, la médaille des Justes des Nations. Une distinction en forme d'hommage à cet agriculteur à la retraite, âgé aujourd'hui de 92 ans, qui en « sauvant une vie a sauvé l'Humanité ».

VICHY. — C'est donc lui que me fut enseigné l'alphabet de l'Humanité, au rythme du père mais aussi du maître qui nous rassembla aujourd'hui, cinquante-deux ans après les faits. Juin 1944, avec Irène et Robert, mes parents, Selma, ma grand-mère...

Ces mots, Francis Rosenstiel les dit avec l'application et la candeur d'un écolier, comme s'il voulait retrouver le fil de ses jeunes années — il avait alors sept ans — quand, loin de son Alsace natale, sa famille tentait, dans l'Allier, de survivre à la barbarie nazie.

C'est là, en juin 1944, dans ce Bourbonnais où sévissait encore pour quelques mois le funeste régime dit - de Vichy -

que la famille Rosenstiel a échappé aux camps de la mort, grâce au courage et à la générosité d'un homme, François Potonnier, et de sa femme, Anna, aujourd'hui décédée, qui l'ont recueilli dans leur ferme des Thurlers, à Saint-Léon.

Le jeune Francis, devenu depuis directeur des programmes du Conseil de l'Europe, à Strasbourg, « a toujours entretenu le culte des Potonnier ». Mais ce n'était, à ses yeux, pas suffisant : « J'ai voulu aller au-delà des évocations tristes, familiales. Il y a eu un défilé, comme un volcan de la mémoire ». Dimanche, à l'hôtel de ville de Vichy — tout un symbole — les Rosenstiel et les Potonnier se sont donc

trouvés pour rendre hommage à François, en assistant à la remise de la médaille des Justes des Nations, une distinction destinée à ceux qui ont sauvé des Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Si le délégué-maire de Vichy, Claude Mélauret, a tenu à rappeler que « les Vichyssois sont souvent choqués que l'on confonde le terme de Vichyssois avec celui de Vichyste », la cérémonie a été dominée par une intense émotion. Emotion des retrouvailles tout d'abord, mais émotion surtout autour d'un homme qui, à 92 ans, reste un héros discret de la Résistance contre le nazisme : « Je les ai amenés au domaine parce qu'ils pouvaient s'y ce-

cher », lance-t-il comme seule explication, ajoutant simplement : « Ça me fait plaisir de les revoir ». Et la médaille remise par Rafi Matsiah, conseiller à l'ambassade d'Israël, qu'en pense-t-il ? « Ça me fait plaisir, quel ».

Patrice Potonnier, son petit-fils, la voit nouée, lui dira d'ailleurs : « Papi, merci pour tout ce que tu as fait. Merci pour la grande humilité dont tu as fait preuve par la suite. Tu n'as jamais montré la moindre fierté et ça, c'est ma fierté ».

Mais le plus beau des hommages, Francis Rosenstiel le préparait depuis cinquante-deux ans, depuis cette nuit où il est arrivé aux Thurlers : « La mot gratitude ne suffira jamais



Rafi Matsiah, conseiller à l'ambassade d'Israël, à Paris, a remis à François Potonnier, la médaille des Justes des Nations.

pour rendre compte de la dette ainsi contractée à votre égard.

« Il symbolisera à jamais dans votre parcours à notre égard la force de l'exemple et la certitude en cette veille de Noël et cette fin de Hanouca, fête juive des lumières, qu'une petite leur résolution entreprise peut suffire à éclairer pour

toujours tout le genre humain ». Comme le résumera si bien Jean-Claude Roos, responsable français du comité Yad Vashem : « Qui sauve une vie sauve l'Humanité ». Jean Potonnier a su être « un homme quand il n'y avait plus d'homme ».

D. D.

« Moi, Francis Rosenstiel, enfant juif réfugié à Vichy en 1939 »

UN peu à l'écart de toute l'agitation qui animait dimanche à midi, l'hôtel de ville de Vichy, Francis Rosenstiel a longuement évoqué, entre deux palmiers de main et une promesse de se revoir très bientôt, sa vie de jeune réfugié juif alsacien à Vichy pendant la Dernière Guerre.

« On a commencé par habiter, en 1939, à Bellevue, en provenance de Strasbourg. Puis, en 1941, on s'installa dans un appartement du boulevard Carnot, à Vichy ».

« LA GESTAPO ÉTAIT À NOTRE DOMICILE »

La vie s'écoula alors entre l'appartement et le magasin du passage Gibouin où, pour survivre, son père écoulait le peu de marchandises qui a pu être emporté de Strasbourg.

« À Pâques 1944, on est allés en vacances, avec ma mère et ma grand-mère, dans une ferme-subséque, vers Charroux, et pendant ce temps-là, mon père est parti à Strasbourg.

« À son retour, à la gare de Vichy, des amis de la Résistance l'ont prévenu que la Gestapo était à notre domicile. Nous avons alors été dans une première ferme dans la région de Sorbier, puis ensuite à Saint-Léon, où la Résistance nous avait trouvé une maison. Mais en juin — je me rappelle fort bien les fortresses volantes qui participaient au Débarquement — deux membres de la Gestapo et deux miliciens français sont venus frapper à notre porte. Ils nous ont dit :

« C'est vous les Rosenstiel, réfugiés juifs de Strasbourg qui habitez auparavant boulevard Carnot, à Vichy ». Il était 13 h 30. On nous a séquestrés chacun dans une pièce différente.

Comme début 1944, on avait changé de nom pour s'appeler Roux, nous avons, tous, néé, A. 18 h 30, après cinq heures d'interrogatoires croisés et de coups, la porte de la salle à manger où l'étale s'est ouverte et mon père s'est dirigé vers la buffet. Il leur a alors proposé la goutte ; ils ont refusé, se sont excusés de s'être trompés et sont partis.

« On s'est ensuite concertés et la décision a été prise de s'en aller dans la nuit. C'est là qu'on a été accueillis à la ferme des Potonnier, distante de sept kilomètres.

« Là-bas, on passait toute la journée aux champs pour que personne nous voit. Le soir, on revenait et la ferme se remplissait, car il y avait également trois réfractaires au STO. On était toujours quinze à vingt à table, dont les gens du maquis qui étaient à quatre cents mètres de la ferme.

UN ENGAGEMENT JAMAIS DÉMENTI POUR L'EUROPE

« Mon père leur servait d'ailleurs d'interprète quand ils étaient des Allemands. On est restés trois mois chez les Potonnier, puis nous sommes

retournés à Vichy, avant de reprendre, en 1946, le chemin de Strasbourg ».

Après ses études, Francis Rosenstiel est devenu haut fonctionnaire international, avec un engagement jamais démenti pour l'Europe et la réconciliation franco-allemande qu'il qualifie même « d'exemple emblématique ».

Aura devant « l'affaire Bouquet », la montée du négationnisme, il a été rappelé cette période noire dont il garde encore aujourd'hui « en mémoire les ruines de l'horreur, l'hôtel du Parc, le petit casino, l'hôtel du Portugal ».

Ses souvenirs l'ont également ramené du côté de Saint-Léon, là-même où à quelques kilomètres de ces repaires de l'horreur, il a découvert, à sept ans, sous les traits de François Potonnier, un homme simple et courageux. Un homme dont il n'oubliera jamais qu'il lui doit la vie.

Francis Rosenstiel, en 1943, avec sa mère, Irène, devant l'hôtel de ville de Vichy, où a été remise, dimanche, la médaille des Justes des Nations à François Potonnier. Un souvenir saisissant et l'occasion pour Francis de rendre un vibrant hommage à l'agriculteur bourbonnais.

